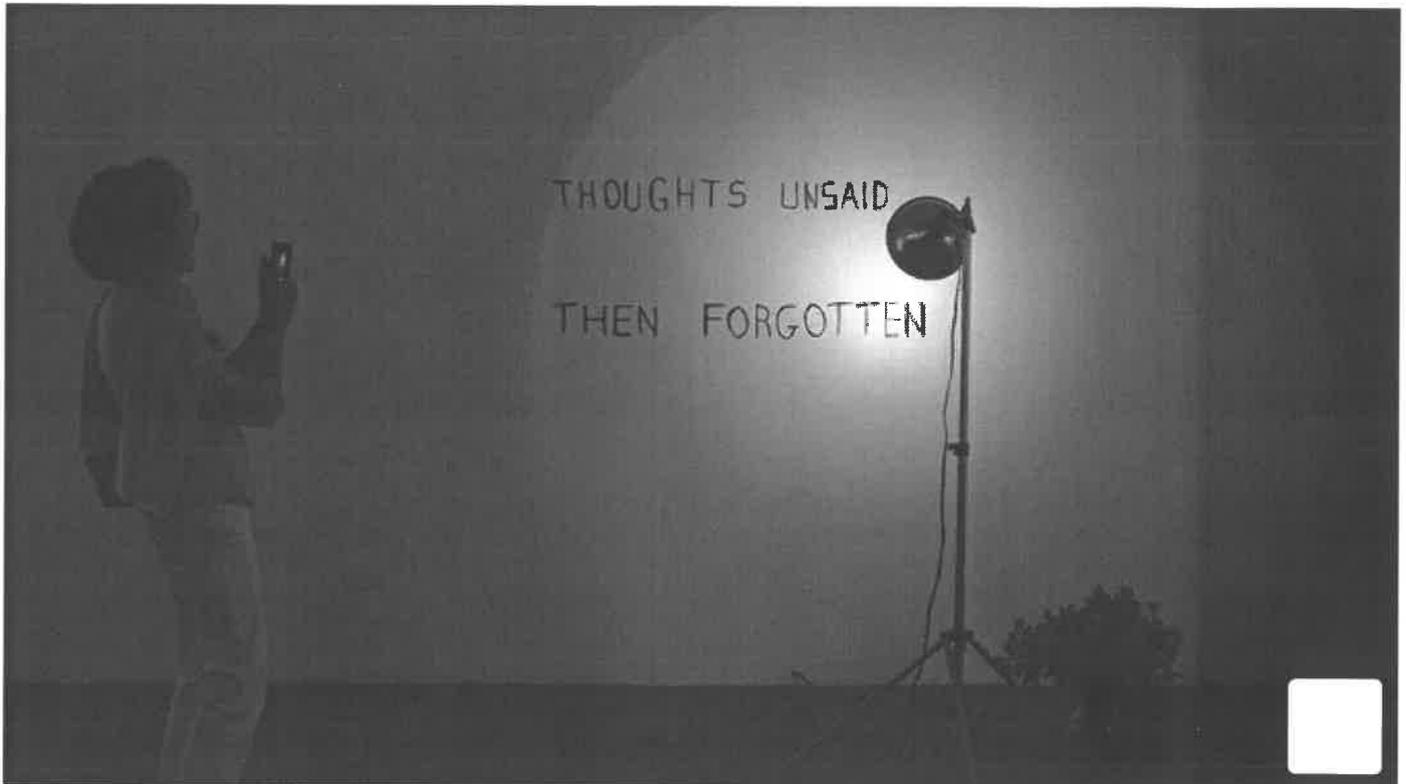


Thomas Giraud: «Bas Jan Ader voulait-il disparaître complètement?»

Par **Alice Develey**

Publié hier à 08:00



«Thoughts Unsaid, Then Forgotten», de Bas Jan Ader à la 30e Biennale de Sao Paulo, 2012. *Nacho Doce/REUTERS*

INTERVIEW - L'auteur publie un roman émouvant sur cet artiste néerlandais, disparu en 1975, lors d'une traversée de l'Atlantique.

En 1975, l'artiste Bas Jan Ader traverse l'Atlantique dans un petit bateau. Une coquille de noix ridicule dans ce vaste océan. Mais l'homme n'a pas peur. Il a lu que se noyer revenait à «tomber de haut, de très haut, sur du duvet». Une phrase qui concentre à elle seule l'œuvre entière du Néerlandais passionné par les précipices. Alors que les vagues deviennent des montagnes, Bas Jan Ader réalise l'ultime chute. Il meurt à l'âge de 33 ans.

Comment est née cette passion de la chute? Qu'est-ce qui a poussé Bas Jan Ader à se jeter du toit de sa maison, d'un arbre ou encore d'un canal avant d'exécuter ce

dernier saut dans l'océan? C'est ce qu'a voulu savoir Thomas Giraud. Dans un roman intime et documenté, publié à La Contre Allée, l'auteur éclaire la vie de cet artiste, poète et philosophe.

LE FIGARO. - Vous avez publié nombre d'ouvrages sur des personnes réelles telles qu'Elisée Reclus et Victor Considerant. Pourquoi Bas Jan Ader?

Thomas GIRAUD. - Cela a commencé il y a trois ans. J'ai été particulièrement ému par ses chutes que j'ai découvertes à l'occasion de vidéos que l'on m'avait envoyées. Je trouvais qu'il tombait d'une manière très particulière. Il donne l'impression qu'il tombe, mais il le fait sans grandiloquence. Ce n'est jamais une performance héroïque. J'avais envie de «comprendre», d'analyser cette émotion qui s'était imposée à moi. J'ai d'abord écrit un petit texte pour une revue, *La Moitié du fourbi*, et j'ai voulu en savoir davantage sur lui. En me documentant sur sa vie, celle de son père, sa traversée de l'Atlantique... J'ai fini par écrire un roman. Je suis toujours bouleversé par ces gens dont on imagine qu'ils savent que leur entreprise est vouée à l'échec, mais qui se donnent tous les moyens de réussir. Il me semblait être un de ceux-là. Cette recherche du miraculeux à bord de son bateau largué dans l'océan, cette attente de la grâce m'ont particulièrement ému. J'ai retrouvé du Pierre Michon dans son œuvre. Bas Jan Ader était un garçon conceptuel et sentimental, alors que ça peut paraître contradictoire. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans mon livre.

Etiez-vous passionné d'art conceptuel et de philosophie? On pense notamment à Deleuze dans cette différence et répétition des chutes que vous relatez.

Je suis magistrat mais auparavant j'avais fait un thèse en théorie et de philosophie du droit. Cela m'a occupé pendant près de six ans. J'ai donc beaucoup lu d'ouvrages universitaires, d'essais, en lien avec le droit, mais le plus souvent avec la philosophie. J'ai donc un goût pour la conceptualisation des choses. J'aime beaucoup la répétition, sur ce qu'elle produit, ce qu'elle laisse imaginer des séquences à venir, et j'ai donc lu, avec attention Deleuze. Je suis aussi très attentif et charmé par la répétition que l'on trouve aussi dans la musique, notamment baroque ou chez certains minimalistes. Je n'étais pas expert en art contemporain, et je ne le suis toujours pas, mais je me suis intéressé à tout cet univers par l'intermédiaire de Bas Jan Ader. Cela étant, mon roman ne se présente pas comme un livre d'analyse de sa pratique artistique.

« C'est cela qui peut séduire les lecteurs : découvrir une figure rimbaldienne, une sorte de météorite, qui cherchait tant à fixer des vertiges »

Comment avez-vous procédé pour le rédiger?

Comme dans tous mes livres, il y a une grande partie que je consacre à la recherche à l'étude de la documentation que je recueille. Celle-ci s'est faite assez largement sur internet, et par la lecture des articles et des livres qui ont été écrits sur lui, même s'il y en a peu en français et en anglais. Il y a quelques documents, des films où l'on voit son épouse qui s'exprime. J'ai pu consulter l'ensemble des compte-rendus tenus par les marins qui ont retrouvé le bateau en mer d'Irlande. Le juriste que je suis était fasciné! C'étaient des procès-verbaux assez détaillés mais le plus souvent truffés d'erreurs. Un exemple: le nom du bateau de Bas Jan Ader évolue au cours des procès-verbaux... Un peu comme à chaque fois dans mes livres, j'essaye de retenir quelques détails qui me paraissent éclairer le personnage, ou du moins, me permettent de bâtir l'idée que je m'en fais. Pour Bas Jan Ader, il y avait vraiment très peu d'éléments. C'est aussi cela qui peut séduire les lecteurs: découvrir une figure rimbaldienne, une sorte de météorite, qui cherchait tant à «fixer des vertiges».

Qu'apporte la fiction à la réalité?

La vérité est souvent assez incertaine. Ce que l'on appelle «vérité» répond à une opération de qualification des choses, d'une narration. Je lis beaucoup d'essais sur l'histoire. J'ai été très marqué par les textes de Carlo Ginzburg. On voit bien que, même dans ce qui est présenté comme historiquement solide, la réalité est faite de récits construits. La fiction et la réalité ne sont pas si éloignées. Souvent, des éléments de la réalité nous semblent invraisemblables et inversement, la fiction peut parfois paraître un peu maigre. La fiction est une manière de pouvoir éclairer certains éléments de vie, donner de l'importance à des détails d'une existence. Ce, pour la regarder différemment.

D'où l'utilisation du «tu» répété dans votre roman. Cela permet de regarder «différemment» le réel.

C'est un «tu» de quelqu'un qui observe. C'est également un «tu» universel que chaque lecteur peut s'approprier. Il ne s'est pas imposé de fait. Dans les premiers chapitres, j'écrivais plutôt à la 3e personne puis j'ai fait ce choix de passer au «tu». Mais curieusement, ce «tu» m'a permis de me rapprocher d'un «je». Cela me permettait d'accéder à un peu plus de bienveillance, de douceur à l'égard de mon personnage. Cela me semblait également logique avec cette idée qu'il voulait qu'on le regarde, puisque Bas Jan Ader a essentiellement fait des performances vidéos.

Etait-ce effrayant de vous mettre dans la peau d'une personne réelle dont la famille est encore vivante?

Oui. Même si ce livre est écrit à la deuxième et la troisième personne, il y a des choses que je ne me permettrais pas d'écrire. En réalité, j'invente assez peu. Ce que j'invente, c'est quelques événements matériels pour combler les vides, mais c'est surtout ce que Bas Jan Ader pense intérieurement et ce que les gens pourraient penser de lui. Je ne me serais pas vu lui attribuer des sentiments ou comportements désagréables, voire odieux. D'abord, je ne me serais pas intéressé à lui si c'était cela qui entourait le souvenir de son personnage. Egalement, il y a quelque chose comme une morale qui m'a retenu. J'ai souvent écrit sur des gens morts depuis longtemps mais là, c'est la première fois qu'une personne ayant connu l'un de mes personnages est encore vivante. Son épouse et son frère. Cela m'a inquiété qu'ils puissent avoir le sentiment que j'ai trahi son histoire. C'est pourquoi j'ai essayé d'écrire avec beaucoup de pudeur.

« Quand il était aux Beaux-Arts, il gommait ses feuilles, afin de montrer l'absence. Il avait ce mouvement d'effacement, cette envie de faire disparaître les choses »

Pourquoi avoir choisi de commencer par sa mort?

J'ai beaucoup réfléchi au montage du livre. Il y a des chapitres qui ont changé de place au fur et à mesure de l'écriture. Au fond de moi, je crois que je suis un écrivain anti-suspense. C'est peut-être un travers d'enseignant que j'ai longtemps été ; j'aime être direct, que l'on commence par les choses telles qu'elles sont. De même, j'aurais trouvé ça quelque peu malséant de faire croire qu'il allait survivre. C'était une sorte d'accord, de pacte fait avec le lecteur de dire la vérité et de ne pas

jouer sur des ressorts dramatiques artificiels.

Cet aspect tragique, confère à la chute, qui pourrait être vue comme comique, l'œuvre par exemple d'un Buster Keaton, une vraie profondeur.

Exactement. Quand j'ai commencé à lire des éléments de la vie de Bas Jan Ader, je suis tombé sur le livre *L'idiotie* de Jean-Yves Jouannais, écrivain et critique d'art, qui a fait une entrée sur Bas Jan Ader. Il a dans son ouvrage une conception très extensive de l'idiotie. J'étais insatisfait de voir Bas Jan Ader classé, englobé sous ce concept d'idiotie. Dès le début, j'ai eu l'impression que Bas Jan Ader allait plus loin que le comique, qu'il y avait quelque chose de solennel dans ses chutes et qu'il avait un sentimentalisme de bon aloi cheville au corps. J'ai eu l'intuition que ses chutes étaient la répétition de ce qu'avait vécu son père, assassiné par les nazis, mais que lui-même n'avait pas pu ressentir. Il y avait le souvenir de cette mort et cette volonté de lui donner une forme que la simple blague ne pouvait résumer.

N'a-t-il pas passé sa vie à disparaître? Cette ultime disparition serait-elle alors la consécration de son œuvre?

J'en suis convaincu. J'ai le sentiment que dans ses chutes, il mime la disparition. On le voit debout, accroché à un arbre, puis il tombe et on ne le voit plus. Quand il était aux Beaux-Arts, il gommait ses feuilles, afin de montrer l'absence. Il avait ce mouvement d'effacement, cette envie de faire disparaître les choses. Sa traversée de l'Atlantique montre, même si c'est paradoxal, tout cela. C'est une double disparition. Cette performance n'est pas documentée, il n'a pas emporté de caméra sur son bateau. Une fois parti, Bas Jan Ader disparaît. Partir sur la mer était déjà une autre forme de chute... C'est la perte de voix, comme sur ses vidéos, toujours silencieuses. Alors voulait-il disparaître complètement?